

ALLIANCE Franco-Russe - OU DE - NAVARIN A DUNKERQUE.

La rencontre des escadres franco-russes, à Dunkerque, continue la série de cordialités maritimes qui s'ouvrit à Cronstadt et ensuite à Toulon, pour recevoir à Dunkerque un éclat exceptionnel par la présence des chefs des deux grandes nations.

Nous avons sous les yeux un livre d'histoire, dont les récits ont une telle vivacité d'impression qu'on les croirait écrits par un témoin oculaire. En effet, l'auteur de la "Bataille de Navarin", le général Eugène Bogdanovitch, avait un des aînés, le capitaine Bogdanovitch, à bord du vaisseau-amiral russe l'Azoff, portant le pavillon de l'amiral comte Heyden et, plus tard, il servit sous les ordres de cet amiral sur le vaisseau "Mémoire d'Azoff", qui remplaça dans la flotte russe l'Azoff.

Le jeune enseigne recueillit de la bouche même du vieil amiral tous les détails de cette fameuse bataille de 1827, où les escadres alliées de la France, de la Russie, de l'Angleterre, détruisirent la flotte turco-égyptienne, très supérieure par le nombre de navires, de combattants et de canons.

Les alliés ne disposaient que de 28 vaisseaux, 17,500 hommes, 1,297 canons, tandis que les Turcs avaient 65 vaisseaux, 32,000 hommes, 2,106 canons.

Dans cette lutte victorieuse, quoique inégale, les marins français et russes mêlèrent leur sang, firent assaut d'héroïsme, et leurs amiraux, le comte Heyden et le chevalier de Rigny omettraient, malgré la dissimilation de leurs caractères, une amitié qui était comme le prélude de l'alliance des deux peuples.

Il était intéressant de rappeler ces souvenirs, après les fêtes de Dunkerque. Il faut y associer le nom du général Bogdanovitch, qui fut un des plus militants précurseurs de la Double Alliance, en un temps où il y avait encore quelque hardiesse et quelque risque, en son pays, à proclamer le rapprochement de l'empire des tsars avec la République française.

L'édition française de la "Bataille de Navarin" a paru, en 1887, plusieurs années avant la visite de Cronstadt, et l'auteur écrivait dans sa préface: "La France et la Russie doivent se considérer comme des amis, comme des alliés sincères. Marchant d'accord, elles peuvent et doivent, malgré de pénibles efforts, assurer et maintenir la paix et la tranquillité de l'Europe. Elles n'ont aucun intérêt contradictoire, rien ne les divise; au contraire tout les rapproche.... Ce livre est offert à l'armée française par un frère d'armes et par un ami dévoué."

Depuis, le général Bogdanovitch n'a épargné aucun effort pour vulgariser, populariser en son pays l'alliance franco-russe. Il distribua plusieurs millions d'exemplaires gratuits d'une brochure sur Cronstadt et Toulon, destinée à faire connaître aux illettrés des moujiks ce

qu'est le peuple français et ce que vaut l'alliance des deux nations.

Tout dernièrement, il fit encore répandre dans les plus lointains villages de l'empire, une brochure également gratuite expliquant les causes de la guerre de Chine, la part qu'y prirent les Russes et les Français, et donnant, en précieuses illustrations, le portrait du Tsar, des deux Tsarines, Marie et Alexandra, et des grandes duchesses Elise et Eugénie d'Oldenbourg, popularisant ainsi l'image du héros de la politique et des héroïnes de la charité.

Enfin, c'est au congrès international des sciences géographiques, en 1875, à Paris, que le général Bogdanovitch développa pour la première fois le gigantesque projet du chemin de fer trans-sibérien, et concilia les sympathies françaises à une des plus nobles entreprises du siècle. Il prophétisa dès lors qu'on se rendrait de Moscou à Pékin en quinze jours, et la prophétie est bien près d'être réalisée!

Il n'est pas d'ailleurs d'événement national que le général Bogdanovitch ne célèbre à sa manière, par des distributions d'élegants et artistiques brochures. Ainsi fit-il à l'occasion des noces d'argent d'Alexandre III et de l'impératrice Marie Fédorovna. Il est donc le véritable fondateur de la presse populaire en Russie, et il consacre ce moyen si puissant de propagande à faire aimer du peuple la famille impériale et l'alliance française.

LE PERE JEAN.

Tout le monde a entendu parler du fameux Père Jean, de l'énorme popularité dont il jouit, de la grande influence qu'il exerce en Russie, à Cronstadt. Le "Novos Vremia" relate l'exemple suivant du pouvoir qu'il exerce sur les populations:

Le 13 courant, le Père Jean s'était rendu à Kouchanskoko pour y inaugurer la nouvelle église, en présence de 10,000 personnes au moins. Après le service religieux entenu un déjeuner, au cours duquel les invités aperçurent quatre personnes portant le corps d'une femme qui paraissait presque privée de vie. Cette femme était paralysée depuis sept ans et ne pouvait remuer ni les membres ni les paupières.

En la voyant, le Père Jean se leva, alla à elle, lui demanda son nom et la regarda fixement. Puis il lui commanda d'un ton élevé d'ouvrir les yeux. Après des efforts répétés, la paralysée les ouvrit.

"Regarde-moi en face et fais le signe de la croix!" lui ordonna le Père Jean. Lentement et grand-peine, la femme réussit à faire le signe de la croix. "Renouvelle ce signe et répète-le encore une troisième fois!" commanda le Père. La femme se signa en effet trois fois. "Lève-toi!" Elle se leva et se tint debout. "Sais-moi, viens à moi!" fit le Père Jean en s'éloignant de quelques pas.

La femme qui, quelques moments auparavant, ressemblait à un cadavre s'approcha lentement du prêtre et s'efforça sur son épau. "Vas en paix et prie!" lui dit alors le Père Jean, en la bénissant. La femme s'éloigna sans aide.

Tout cela se passa devant des milliers de personnes.

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.00 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

LES DEUX MÈRES

En même temps que S. A. R. Mme la duchesse de Chartres a la douleur de recevoir le cercueil de son fils, le prince Henri d'Orléans, Mme la duchesse de Rohan a la joie de serrer dans ses bras son fils, M. Joselin de Rohan-Chabot, et le contraste de ces deux mères, à qui "Pocéanien" ramène à l'une son fils mort pour la patrie et à l'autre son fils qui revient parmi les vivants et les vainqueurs: ce contraste a inspiré au comte Robert de Montesquiou une poésie pleine de sentiment et de grâce, qu'on lira avec plaisir:

Deux mères attendaient le retour du navire Qui, du lointain, ramène en France leurs deux fils. L'une espère, on dirait; l'autre, on dirait, expire, Et son geste obscurci de crêpe voile un lis.

Cruel est le destin qui réunit ces femmes Et, sur le même quai, les fait paraître seurs; L'une en proie aux élans dont s'enlèvent les âmes, L'autre en butte aux sanglots dont s'ouvrent les cœurs.

C'est que, de ces deux fils, de ces deux jeunes hommes, L'un débarque lauréat, victorieux, vivant; L'autre s'en est allé dormir ses derniers sommeils Sous un lincoln de gloire jaugueté, et décevant.

Où! comment se parler, et quel gouffre se creuse Entre ce qu'on peut dire et ce qu'il faut songer? L'une presque rougit de se sentir heureuse, Devant l'autre pour qui l'espoir fut mensonger.

Le vaisseau que dénonce un panache en fumée Le fait sembler de plume noire à celle en deuil; De plume blanche à celle qui se sent aimée Par l'élu qui revient quand l'autre est au cercueil.

Abîme! L'Océan est moins profond lui-même Que le flot qui se brise aux deux cœurs maternels De celle qui revêt vibrante celui qu'elle aime, De celle dont les pleurs couleront éternels.

Deux retours, deux enfants, deux Duchesses, deux Mères Dont les noms, par ces vers, sont voilés et trahis; Deux fils de qui le sort, purs traits, lettres, arômes, Inscrit, printemps saurs et printemps éphémères: Vient pour la Patrie! et Mort pour le Pays!

ROBERT DE MONTESQUIOU

Château d'Artagnan, septembre 1901.

Inauguration du monument

PAUL DE KOCK.

Romainville est en fête. Le pays inaugure le monument élevé en l'honneur de Paul de Kock.

On a bien prétendu que la maison du romancier populaire était sise non à Romainville, mais aux Lilas. Il suffit d'avoir le moindre sentiment édilitaire pour rejeter cette assertion. Quand Paul de Kock possédait une maison à l'est de Paris, le sol où elle s'élevait appartenait à Romainville; c'est à Romainville qu'il payait ses impôts. On a eu beau détacher de cette commune un bout de territoire qui s'appelle aujourd'hui Les Lilas; rien n'empêcherait la maison de Paul de Kock d'avoir été construite à Romainville.

Aussi est-ce dans cette commune que s'est formé un Comité qui a mené à bien l'œuvre rêvée: rendre hommage à un concitoyen illustre; donner ainsi de l'éclat à la commune; y attirer au moins un jour beaucoup de monde.

Les personnes qui doivent prendre part officiellement à la fête sont réunies à la mairie. A deux heures et demie, elles se dirigent en cortège vers le square, au milieu duquel se trouve le monument et qu'on va inaugurer en même temps.

A l'heure qu'il est, Paul de Kock est enveloppé d'un drapeau tricolore. A sa droite s'élève une tribune garnie de fauteuils bleus et ornée de drapeaux.

Les autorités civiles y prennent place. Au milieu d'elles on fait asseoir Mme de Chambourcy, nièce de Paul de Kock, et le fils de celle-ci, sous-officier au 20ème chasseurs; M. Albert Cim, représentant M. Jules Claretie, président honoraire de la Société des Gens de Lettres, etc.

M. Gourdon, président du comité organisateur de la fête,

remet le monument et le square où il s'élève à la commune.

Après avoir remercié les sous-cripteurs, M. Gourdon fait l'éloge de Paul de Kock. Il lui donne le titre d'ambassadeur de l'esprit gaulois en Europe.

Sur le socle de buste qui est très ressemblant, on lit: "A Paul de Kock, romancier, 1793-1871".

Ces deux dates ne forment-elles pas un contraste extraordinaire avec la gaieté du seul auteur qui nous ait été, à cause de sa belle humeur, envié par l'étranger?

Quelle joie entre ces deux parentèles révolutionnaires! Il n'a pas suffi à M. Ouiris d'avoir créé et entouré d'une grille le square où trône Paul de Kock. L'aimable philanthrope a voulu que les pauvres participassent à la joie générale. Il leur a, conséquemment, envoyé main même, 500 francs.

L'idée est vraiment charmante, et il n'y a qu'à en féliciter M. Ouiris, qu'un fauteuil attendait sur l'estrade. Il n'est point venu l'occuper. M. Ouiris était dissimulé dans la foule. Il a donc pu entendre toutes les belles choses qu'on a dites de lui. Les orateurs l'ont tour à tour couvert de fleurs, d'auteurs bien mérités.

On lui avait même préparé un bouquet que devait lui offrir une jolie personne.

Quand un bouquet est composé, il faut l'offrir. En l'absence de M. Ouiris, il a été décidé à la dernière minute qu'on le présenterait à Mme de Chambourcy, nièce de Paul de Kock.

La foi de Pasteur.

Le célèbre Pasteur était distrait à l'exemple de tant d'autres grands hommes. On sait de plus combien il tenait à ses opinions et quelle véhémence il mettait à les défendre.

Après la guerre, il était allé se reposer quelques jours dans

la famille de son disciple préféré, à Clermont. Le premier soir, au dîner, la discussion s'engagea sur la question religieuse. Pasteur avait la foi. Son élève était plus que sceptique.

La controverse est tout de suite très vive, si bien qu'un po tage, le grand ravant est déjà hors de lui. Et bientôt il a tout à fait oublié chez qui il se trouve, et comme s'il était encore dans sa chaire, il crie tout à coup à son jeune contradicteur, sur un argument un peu vif que celui-ci s'est permis:

"Monsieur, vous êtes un impertinent... Sortez!"

Et il lui montrait la porte. Le jeune homme savait respecter les distractions du Maître. Et il s'en alla de chez lui, dîner à l'hôtel voisin... où quelques instants après Pasteur venait le chercher, souriant et s'excusant. Nul ne doutait que la foi du grand homme fut sincère; mais l'aurait-on crue si agissante?

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

Une pièce bien faite, bien écrite et jouée d'une façon irréprochable, cela ne se voit pas tous les jours au théâtre. C'est ce qui se passe cependant au Grand Opera House. La pièce intitulée "Tennessee" a été jouée par la troupe Baldwin-Melville son plus beau succès de la saison actuelle. La salle restera comble toute la semaine.

THEATRE TULANE.

Sans aucun doute "Lady Huntworth Experiment" a obtenu un très grand succès dimanche au Tulane et le début de Miss Spang a été très brillant; mais la représentation de "Wheels within Wheels" a fait plus d'effet encore, non pas que la pièce nouvelle soit de beaucoup supérieure à la précédente, mais Miss Spang y a obtenu des succès nouveaux et son succès a été plus grand que dimanche dans "Lady Huntworth Experiment".

Il y a été de même pour tout le reste de la troupe. M. A. Forrest et Jamison Finney s'y sont fait applaudir à outrance. Nous en dirons autant de Miss Beatrice Morgan.

Voilà la série des représentations "Wheels Within Wheels" vendredi et samedi soir et samedi en matinée.

THEATRE CRESCENT

Il y avait hier matinée au Crescent. La salle était pleine et le public a applaudi chaleureusement "The Little Minister", une des pièces les mieux réussies du répertoire américain.

La direction a eu la main heureuse cette semaine, et les recettes seront brillantes jusqu'à samedi soir inclusivement.

NOTS POUR RIRE.

Calino vient de perdre un de ses parents. On lui demande si, malgré son deuil, il ira cette année au bord de la mer.

Certainement, répond-il; toutefois, par convenance, il est probable que je choisirai quelque plage de la mer Noire.

On parle devant Cabasso! de la course de bicyclettes de vingt-quatre heures.

Peut-être fait-il, vingt-quatre heures: La belle affaire! Moi qui vous parle, j'ai fait soixante heures sur ma machine.

Allons donc! s'exclame-t-on. Parole d'honneur!... Deux heures par jour pendant un mois... Vous n'avez qu'à compter!

40 HEURES SEULEMENT

pour New York via le Grand Washington et Sud Ouest Limited composé d'élegants chers dorétoirs Pullman, chers d'observation, de buffet et de club. Le plus beau train du Sud. Pour lits dans chers dorétoirs sur toute la ligne, s'adresser au No 704 rue Commune, à côté de l'entrée pour dames à l'Hôtel St Charles.



LE CAPITAINE PUTNAM S. STRONG. Le capitaine Putnam Bradley Strong, dont l'escapade avec une actrice bien connue et sa démission subéquent d'officier de l'armée des Etats-Unis sont trop récentes pour être rappelés, est arrivé au Japon où il résidera dorénavant, annonce-t-il. Le capitaine est le fils du défunt William L. Strong, maire de New York.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Du 15 octobre 1901, Du 16 octobre 1901, Du 17 octobre 1901, Du 18 octobre 1901.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 15 octobre. Indications pour la Louisiane: Temps: beau mercredi et jeudi; vents légers du sud-est.

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABELLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAINNE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION" SUR "REAR" 308 MAIN STREET.

La Taxe électorale

Récemment la Louisiane nomme une convention dans le but sinon de refaire complètement, au moins d'amender sa constitution. Le principal de ces amendements consistait à régler le droit de suffrage, à imposer un vote en une garantie de capacité intellectuelle ou matérielle. On s'était aperçu, en effet, qu'il y avait une foule de citoyens, natifs ou non, quelles que fussent d'ailleurs leur origine et leur race, qui étaient incapables ou indignes de comprendre et d'exercer ce droit.

De là, l'idée d'imposer à tous sans exception de garantie telle que la lecture, le paiement d'une

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LES SANS FAMILLE

Marie-Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MÉROUVEL.

DEUXIÈME PARTIE

BATARDS!

XVII HYPOCRISIE.

Il les lui avait offerts et sans

doute il ne serait pas allé au-delà. Si c'est été jadis, au temps de sa jeunesse, elle n'aurait pas hésité, mais à présent!

Elle se demandait: "Qu'en ferais-je? Combien d'années ai-je encore à vivre? A qui les laisserais-je plus tard? Pas d'amis, pas de parents proches! Sans doute je pourrais faire une donation retentissante!... Mais à quoi bon, quand je ne serai plus!"

D'ailleurs, comme l'avait dit le marquis de Rambert, elle était riche. Ses économies s'accumulaient. Elle avait de l'argent à ne savoir où le mettre.

Elle demeura longtemps enfoncée dans le duvet de sa bergère et plongée dans ses rêveries. Et dans ces rêveries, elle revit encore le héros de la chambrée des Bellou et, sous les rideaux de serge verte, la petite figure blanche et rose qui lui souriait et les petites mains qui caressaient la peau lisse de son visage.

Et dans une seconde d'émotion aussitôt réprimée, elle murmura: "Pauvre Marie-Madeleine! Pierre Broudin s'en allait, irrité de la duplicité de cette femme et de son hypocrisie et il se disait: "Si elle ne se décide pas à parler, je verrai l'autre! L'autre, c'était le marquis

Maurice de Rambert, le éducateur de Rose, son adversaire de l'étang des Aulnes!"

XVIII SACRIFICE

Après une journée passée en liberté, grâce au congé de son patron du bar des Princes. Marie-Madeleine venait de rentrer dans sa chambrette d'hôtel, et les yeux tournés vers le manoir de Pleyber, où elle eût pu vivre si tranquille, très triste, très indécise, tourmentée de plus en plus par les incertitudes de l'avenir, elle s'assit devant son unique petite table.

Il était environ huit heures et demie du soir. Dans cette étroite chambre qu'une seule fenêtre éclairait sur une cour intérieure, elle était comme dans une cellule, presque sans air et sans horizon, mais du moins elle n'entendait que le loin le fracas assourdissant de Paris.

Elle avait dit tristement, seule, dans un de ces bouillons évahés par une foule mêlée au milieu de laquelle une jeune femme isolée s'échappait par aux occasions qui la suivent partout, du matin au soir, en quelque endroit que le hasard la mène.

Elle avait le cœur gros, la poitrine oppressée. Déjà elle était courcée de l'ex-istence que la nécessité lui im-

posait. Celles-là seulement qui ont vécu depuis leur plus jeune âge dans la mêlée quotidienne peuvent en affronter les luttres sans faiblir.

Un bon soldat ne se fait pas en un jour.

Elle demeura un moment incertaine encore, le front soutenu entre ses deux mains et enfin elle prit son parti et non sans un profond soupir, elle écrivit: "Mon cher Marcel,

"Permettez moi de vous donner ce nom en vous parlant à cœur ouvert. "Je suis très touchée de l'amitié que vous me témoignez et dont j'ai si grand besoin au milieu de mes épreuves. "Je ne connais personne à Paris, personne au moins à qui je puisse me confier ou de qui je puisse attendre un service, un conseil ou un appui.

"Votre attachement m'est donc très précieux et pourtant je suis contrainte, sinon d'y renoncer, du moins de n'y pas répondre comme je le voudrais. "Vous êtes jeune et je le suis aussi. "Déjà votre amitié, dans vos lettres du moins, ressemble presque à un autre sentiment. "Souvenez vous et vous avouerez que je ne me trompe pas de beaucoup. "Eh bien! mon cher Marcel,

est-ce là ce que vous m'avez promis?

"Croyez vous que la prudence la plus simple ne nous commande pas de nous arrêter dans cette voie et de suivre chacun notre chemin au lieu de marcher de concert et tous deux la main dans la main?"

"Ce que je vous dis me rend triste, profondément, je ne vous le cache pas. "Mais c'est après de longues réflexions que je m'y décide. "Aujourd'hui, j'avais obtenu un congé que je n'ai pas eu la peine de demander. "Mon patron me l'a offert et je l'ai accepté avec empressement, car je voulais songer en paix aux difficultés de notre situation commune. "Il faut que je vous dise d'abord comment j'ai passé ma journée. "Je me suis levée un peu tard autant par paresse que par fatigue et puis j'étais aussi bien seule dans ma pauvre chambre pour méditer que sur le trottoir ou milieu de la foule. "A neuf heures, j'étais prête à sortir. "J'ai perdu quelques minutes à causer avec mes hôteliers que je suis heureuse d'avoir trouvés, car ce sont de braves gens qui s'intéressent un peu à mon sort, et je suis sortie sans trop savoir de quel côté j'allais me diriger. "A six heures, je me trouvais, je ne sais comment, à Saint-Tho-

mas-d'Aquin. "Pourquoi étais-je là? Par quel hasard y suis-je arrivée?"

"Je ne saurais le dire. "Ce fut peut-être parce que j'avais une vague idée de faire une visite une vieille dame qui demeure à deux pas de l'église et qui est une amie et même un peu la parente de la comtesse de Pleyber. "C'est chez elle que nous descendions d'ordinaire dans les voyages de ma protectrice à Paris.

"Il m'en coûte de penser que cette dame, qui m'a vue souvent et qui me donnait des preuves d'intérêt doit me mal juger à cause de mon brusque départ de la maison de son amie. "A la dernière minute, je n'ai pas osé sonner chez elle, et je suis entrée à l'église. "J'ai été religieusement élevée, vous le savez. "De cette éducation il reste toujours quelque chose, et aux heures où l'on souffre on espère trouver une consolation dans la prière. "Je me suis agenouillée dans un coin, et quelques souvenirs de mon passé, peut-être aussi les craintes que me cause l'avenir, m'ont rendu les yeux humides. "J'étais à deux pas d'un confessionnal. "Je restai quelque temps à genoux. "Des dames entraient et sortaient.

"Le prêtre avança la tête au dehors pour s'assurer qu'il ne restait plus d'autres pénitentes et il se disposait à quitter la place lorsque, dans un mouvement irrésistible, je pris celle de la dame qui venait de s'éloigner. "Là, dans une minute de découragement je racontai toute ma vie à ce prêtre que je ne connaissais pas, mais dont le visage à la fois doux et grave m'avait inspiré une confiance soudaine. "Je lui expliquai mes angoisses, mes doutes, mes craintes, mes dégoûts et je le suppliai de me donner un conseil. "Je lui parlai de notre liaison. Je lui confessai le sentiment d'amitié profonde que j'éprouvais pour vous. "Je ne lui cachai rien! "Il m'écoutait avec patience et sans prononcer une parole. "A la fin, comme je lui demandais ce que je devais faire, il me répondit: "Mon enfant, il faut retourner auprès de madame de Pleyber!

"Mais elle ne m'est rien, mon père, et je ne peux pas toujours vivre de ses bienfaits. "Plus tard, je vous trouverai une place, un emploi où vous courrez moins de dangers.... Je l'assurai du moins. "Documet il m'interrogea. "Ainsi vous n'avez pas connu vos parents? "Non, mon père. "Il prononça à diverses repri-